Le marquis de Seyrin (1801-1843)

Autor(en): **Gérard, R.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **30 (1962)**

Heft 12

PDF erstellt am: **30.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-570124

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Le marquis de Seyrin (1801-1843)

Nous tenons d'abord à exprimer notre reconnaissance pour les aimables recommandations qui nous ont permis d'étudier les papiers légués par Arthur A . . . à la Bibliothèque Nationale et restés inédits jusqu'à ce jour.

Un des plus attachants personnages du XIXème siècle, et des plus méconnus, se détache particulièrement du tableau évoqué par ces correspondances; nous avons pensé qu'une esquisse pouvait être tentée à l'usage de nos lecteurs de cette figure oubliée mais très représentative de l'homosexualité au temps du romantisme. Il s'agit du Marquis Hombert de Seyrin. Ces papiers authentiques nous fournissent une documentation rare sur l'époque, mais nous avons été obligés de supprimer quelques passages trop crûs de certaines lettres, car le siècle de la délicatesse dans les sentiments ne s'embarrassait guère, semble-t-il, de nuances à propos de sexualité; et nos oreilles modernes rougiraient en lisant certaines de ces épitres.

Nous ne donnons comme exemple relativement chaste de l'esprit en ce temps que ces passages (déjà mentionnés par Jean-Louis Bory dans son importante étude sur Eugène Süe à paraître prochainement aux Editions Hachette). Eugène Süe, écrivain alors très à la mode dans une lettre à Honoré de Balzac:

«Monsieur V . . . libraire, bande pour vous jusqu'au sang. S'il avait fallu le branler pour cela je l'aurais fait, mais vous savez bien que l'érection vient à votre nom seul . . .». Et la lettre se termine par: «J'admire votre prépuce, et suis votre . . .»

(Ces passages ont également été reproduits dans la revue littéraire Cahiers des Saisons No. 24, ce qui nous permet de les reprendre à notre tour sans trop craindre de choquer).

Voici donc le style familier de quelques grands romantiques, ces romantiques réputés élégiaques autant qu'éthérés. Pour être moins connu et n'avoir pas laissé lui-même une oeuvre littéraire, le Marquis Hombert de Seyrin n'en a pas moins été intimement mêlé au monde artistique de son époque, et toutes les gloires du temps, de Musset à Hugo, l'ont fréquenté et ont plus ou moins mentionné son nom dans leur correspondance. Si ce nom nous est peu familier, c'est qu'il ne fut qu'un amateur d'art éclairé et, quelquefois, un mécène providentiel, mais qui sait si nous ne devons pas à sa bourse quelques oeuvres célèbres, lesquelles n'auraient pas vu le jour sans la table ouverte, les dons discrets et les puissantes relations de cet homme aujourd'hui oublié.

Il naquit à Paris en 1801. Son père, Louis de Seyrin, avait été écuyer de Louis XVI et avait traversé la période révolutionnaire dans des conditions déjà fort romanesques. Condamné à mort sous la Terreur, il avait été sauvé par une harengère, Hortense Pichu, qui l'avait épousé, l'avait déguisé en sans-culotte et fait passer pour un garçon de ferme de son village. Ce qu'il devait à son joli physique et à cette mésalliance, il ne l'oublia pas; et il semble que son fils en fut aussi influencé plus tard, ce qui explique peut-être le niveau où il plaça ses amours. Pour en revenir à Louis de Seyrin, cet honnête homme manifesta sa reconnaissance à celle qui l'avait sauvé en refusant de la renier quand ses biens et son titre lui furent rendus sous l'Empire. Une si noble attitude lui ferma la porte

des Tuileries; Napoléon 1er ne dédaignait pas de s'attacher l'ancienne noblesse, mais une seule Madame Sans-Gêne suffisait à sa cour.

Hombert de Seyrin fut donc élevé sur les terres de son père, dans une campagnarde aisance, jusqu'à ce que le retour de Louis XVIII eut rendu à sa famille l'éclat et le prestige qu'elle avait connu sous l'ancien régime, et une considérable fortune en dommages divers, bénéfices et reconnaissances.

Orphelin de père et de mère à vingt ans, Hombert de Seyrin put donc se dispenser de prendre un emploi dans les armes, la diplomatie ou le clergé, seules professions possibles en ce temps pour un fils de noblesse. Il se livra sans retenue aux seuls goûts qu'il avait, lesquels n'étaient pas alors incompatibles: la vie mondaine, la littérature et l'amour des beaux garçons.

Pour réussir dans la vie mondaine, il n'avait qu'à se laisser aller, il acheta un hôtel rue d'Antin, et son seul renom lui valut bientôt d'avoir quotidiennement une collection d'invitations flatteuses sur sa table. Mais comment s'introduisit-il dans le monde littéraire? Sa culture était certaine et sa générosité fit le reste, il fut vite connu; on trouve déjà son nom mentionné dans des lettres de Lamartine, de Jules Sandeau et de Sainte-Beuve dès 1826, uniquement à propos de dîners et de réceptions il est vrai, et sans appréciation sur le personnage. Mais on ne se serait pas rendu chez lui si on s'y était ennuyé, et l'indulgence sur ses moeurs sexuelles semble établie par cette lettre de Marie Dorval à George Sand, non datée mais vraisemblablement écrite cette même année: «Chérie, je te verrai ce soir chez le jeune Seyrin. J'espère que ni Alfred ni toi ne m'arracherez les yeux si je regarde trop son petit ami nouveau, si joli paraît-il. En revanche, Seyrin est plus dangereux pour toi, il a ce charme féminin qui te plaît tant». Nous connaissons bien aujourd'hui les relations très intimes existant entre George Sand et la Dorval, mais il est pour nous plus curieux de noter, déjà vers 1826, la présence d'un «petit ami» affiché dans les réceptions d'Hombert de Seyrin.

Ces moeurs n'effarouchaient guère les artistes en ce siècle. Les plus grands s'estimaient honorés d'être reçus rue d'Antin, s'adressaient dans les moments difficiles à la bourse toujours ouverte du jeune Marquis, vidaient sa cave, lui dédiaient quelque poème et acceptaient sans gêne comme sans ironie de le voir très intime avec quelque valet de pied ou très lié à quelque cocher.

Car c'est là que nous trouvons la particularité très nette et déjà bien établie des amours du Marquis de Seyrin, on peut y voir une réminiscence des amours de son père pour la bonne Hortense Pichu. Hombert ne s'attachait qu'aux liaisons ancillaires et ne prenait plaisir qu'en sa domesticité. Une lettre de Théophile Gautier, datée de cette époque, confirme: «Je n'ai rien contre ces amitiés, j'en ai vu bien des exemples au cours de mes voyages et les crois souvent utiles. Que n'en suis-je capable! Mais je vous déconseille de trop vous lier avec Seyrin. Succéder à un valet est supportable, mais être supplanté le lendemain par un marmiton doit être vexant». On ignore le nom du destinataire de cette lettre, et s'il suivit ce conseil. C'est dommage!

Dans une autre lettre datée de septembre 1827, il avait donc 28 ans, Seyrin lui-même conte cette anecdote prouvant que ses invités ne profi-

taient pas seulement de sa table et de son argent mais lui volaient quelquefois une de ses conquêtes: «Le jeune Jean est revenu. Vivre au cinquième étage avec un poète lui a vite paru fastidieux, il ne devait pas manger chaque jour. Que devais-je faire? Je lui ai rendu son emploi et ma bienveillance, mais pas encore l'accès de mon lit. Mais j'ai écrit au poète pour l'inviter à dîner, il viendra sans nul doute. S'il était riche, Jean ne serait pas revenu. Je n'aime pas penser que ce pauvre homme a faim malgré son talent. Ce n'est pas sa faute si nous avons les mêmes goûts, lui et moi. Il sera assez puni en revoyant Jean sous ma livrée . . .».

Cette courte histoire montre du coeur, de l'esprit, et un style qui avait su profiter de l'influence des gens de lettres.

On rencontrait également des gens du monde chez le Marquis de Seyrin. Il ne semble pas avoir fait davantage secret pour eux de ses inclinations. Témoin cette lettre de la Comtesse de Chaulx à la Marquise Caravalcantoni: «Hier, bal chez Seyrin. Ma chère, gravir l'escalier entre deux haies de ces valets comme lui seul sait les choisir était un enchantement. Ils tenaient une torche à la main droite, mais on rêvait à ce qu'ils pourraient exhiber dans la main gauche. J'en aurais bien volé huit ou dix sur la collection. Je ne sais où ce diable de Seyrin va les chercher, même à Venise vous n'avez pas mieux. De plus, je crois qu'ils lui sont tous fort attachés, ils couvrent leur maître d'un regard d'adoration».

Nous épargnons à nos lecteurs d'autres témoignages, tous semblables, la plupart mentionnant sans en être offusqués l'évidente intimité du Marquis et de son personnel. Ce goût particulier semble ne s'être jamais démenti; pourtant Seyrin, dont la réputation d'homosexualité était bien établie, aurait pu trouver mille complicités et de flatteuses liaisons parmi les jeunes hommes de son monde ou les écrivains qu'il patronnait. Ces moeurs étaient courantes à l'époque pour tous les Rastignac de noblesse ou de plume. Mais Seyrin ne s'enflammait jamais que pour des garçons du peuple, afin de les engager sous sa livrée et les avoir à sa disposition, en payant leur service. Il s'était fait une sorte de harem dans lequel il choisissait les favoris qui occuperaient ses loisirs.

C'est de lui-même encore que nous tenons ce détail : «Je n'aime pas m'endormir près d'un seul être, même s'il est nouveau pour moi. Il m'en faut deux ou trois ensemble. Un des grands plaisirs du soir est de passer ma troupe en revue et de décider : toi, toi . . . et toi ! Bien entendu je n'use d'aucun de mes compagnons de lit, mais j'aime règler les jeux qu'ils font entre eux. C'est un spectacle si joli, si peu lassant, qu'il m'arrive d'être pris dans leurs figures voluptueuses, alors que je n'en avais nulle intention. Mais souvent il me suffit de jouir de leur vue. Et quel plaisir de s'endormir, tous membres mêlés, ne sachant plus lequel on est . . .».

Voici donc quels étaient les plaisirs sexuels d'Hombert de Seyrin, plaisirs de seigneur, voluptés de pacha, survivances féodales, imitations de luxures orientales, en plein vingtième siècle, au cœur de Paris. Et ces mœurs étaient connues, admises par la société la plus civilisée d'Europe. Jamais un scandale ne tacha la réputation du Marquis, il eut toute sa vie la considération et l'estime du noble Fauborg, de la cour, et, ce qui est plus rare, l'amitié des plus grands écrivains et artistes de ce siècle.

Tous les témoignages s'accordent pour le dire aimable, heureux, d'abord facile, très beau (il était blond, mince, et avait un joli visage sur

un corps admirable; Delacroix le peignit, paraît-il, en David), il aimait tout le monde et était très aimé.

Mais le plus extraordinaire est l'organisation qu'il avait créée pour l'établissement de ses amants. On ignore seulement comment il les recrutait, mais cela ne devait pas lui être difficile : des garçons du peuple, de la ville ou de la campagne, engagés sur la recommandation de leur beauté. Il les essayait d'abord au lit puis leur confiait un emploi selon leurs mérites ou leurs capacités : petits laquais, valets de pied ou de chambre, employés de cuisine . . . Quelques-uns, éprouvés par le temps, l'affection ou de particulières qualités physiques étaient élevés au rang de secrétaires; ils quittaient alors la livrée grise et rouge de l'hôtel Seyrin et prenaient un habit noir simple mais élégant. Si certains d'eux déméritaient (cela arriva rarement), ils descendaient de grade et redevenaient laquais. Ceux qui désiraient quitter d'eux-mêmes le service du Marquis recevaient une somme d'argent proportionnée à leurs mérites. Et ceux dont il désirait se débarrasser, soit par envie de changement après quelques années, ou afin de ne pas encombrer sa maison quand de plus frais visages étaient engagés, recevaient, soit un don leur permettant de s'établir dans la situation leur convenant, soit le droit de se retirer et de finir leurs jours au château de Seyrin dans une paisible retraite.

Ainsi, au moment de la mort du Marquis, ils étaient cinquante-deux dans cette situation, sans compter ceux encore en service au moment de ce décès et qui eurent alors le droit de venir les rejoindre. Un article du testament léguait à cette communauté, non seulement la jouissance du domaine leur vie durant, mais aussi une rente suffisante à leur entretien.

Le Marquis Hombert de Seyrin mourut malheureusement encore jeune, à l'âge de quarante-deux ans, d'une pneumonie très banale.

Il n'est pas surprenant, en somme, que la postérité ait oublié le nom d'un homme qui ne fit rien d'important de sa vie, sauf d'être un lettré, ami de grands artistes, mais qui n'écrivait pas, qui fut un charmant homme du monde mais ne s'allia à aucune noble famille; d'un homme qui vécut fastueusement et intelligemment selon ses goûts mais, sinon dans l'ombre, du moins sans scandale, ne semblant avoir d'autre mérite que sa fortune et sa bonne éducation. Aucun fait de sa vie ne prête à une biographie. Et pourtant . . .

Et pourtant, il fallait peut-être qu'une revue existât au vingtième siècle dans laquelle on aurait librement parlé d'homosexualité pour que cette figure tout simple puisse sortir de l'ombre et que, de vieux papiers, renaisse le visage d'Hombert Seyrin telle une curiosité ou tel, un exemple, comme certains le penseront peut-être ! A une époque où les hommes ne savent plus prendre le temps d'être heureux, nous pouvons, au mieux, souhaiter qu'il existe encore des êtres capables d'aimer librement les beaux garçons sans en faire un drame et en restant estimés dans leur quartier, des êtres capables de rendre ces garçons heureux et de ne pas les mettre à la porte comme des objets cassés quand leur service ne convient plus. Ne serait-ce que pour ce mérite, ne dédaignons donc pas la mémoire discrète et charmante d'Hombert de Seyrin. R. GERARD